

# Pour se procurer des plantons de pommes de terre

Autor(en): **P.Hz.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **55 (1917)**

Heft 19

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213054>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),

Imprimerie Ami FATIO & C<sup>ie</sup>, Albert DUPUIS, succ.

GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

„PUBLICITAS“

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**Sommaire** du N° du 12 mai 1917 : Pour se procurer des plantons de pommes de terre. — Le consolateur (Marc à Louis). — Logis, Hôtels, Tavernes et Pintes moudonnoises de jadis et aujourd'hui. (Marc Henrioud). — Autre chanson patriotique de 1792. — Glanures. — La guerre aux bobos. — Les livres. — Feuilletton : Lâchez tout ! (Louis Lemaigre).

## Pour se procurer des plantons de pommes de terre.

De toutes parts on recommande de planter beaucoup de pommes de terre ce printemps — quand il sera venu. — Le distingué directeur de la Rûti prétend même que c'est la manière la plus profitable d'utiliser le sol. Malheureusement pour planter des pommes de terre il faut... des tubercules. Et c'est précisément ce qui paraît manquer le plus. Les réserves colossales que certains s'attendaient à voir sortir, de gré ou de force, des caves de nos paysans sont bien lentes à venir au jour. Les autorités communales sont harcelées de demandes et l'on attend avec un peu d'inquiétude le résultat de l'enquête ordonnée par le Conseil d'Etat. Au milieu de ces graves préoccupations de l'heure présente, le *Conteur* ne saurait oublier qu'il a charge de procurer à ses lecteurs, sinon le sourire bruyant, qui détonnerait, du moins le sourire.

La supplique suivante y pourra peut-être contribuer tout en fournissant un modèle aux quémandeurs.

V... le 22 mai 1846.

Monsieur le Syndic-Président, Messieurs les Adjoints et Conseillers municipaux de la Commune de C...

Se présente Louise née N..., femme de Vincent M..., l'un de vos ressortissants, domiciliés tous deux à P..., rière notre commune, laquelle expose :

1<sup>o</sup> Que son mari quoi qu'il n'ait que trente-quatre ans, ne peut presque rien faire, à cause d'une maladie qui, le rendant inerte, lui ôte, par là-même, la douce satisfaction de gagner sa vie ;

2<sup>o</sup> Qu'ils ont quatre enfants, et que l'aîné n'est que dans sa dixième année ;

3<sup>o</sup> Que la misère la plus affreuse, et cela, par malheur, n'est que trop bien connu, commence de dévorer les membres de la famille, dont, cependant, la réputation est en bonne odeur dans nos contrées ;

4<sup>o</sup> Qu'ayant tourné du terrain avec la pèle, et conduit sur place l'engrais qu'il faut pour planter une dizaine de mesures de pommes de terre, cette quantité pour semences est précisément ce qui leur manque, et ce qu'ils ne peuvent se procurer que par le secours de la Bourse aumônière de leur honorable commune.

Daignez, ah ! daignez, honorables magistrats, leur accorder ce subsidie ; et le bon Dieu continuera de bénir votre territoire, en ouvrant sur votre sol fertile et délicieux, les bondes du Ciel, en temps opportun, et le revêtira de faveurs toujours plus précieuses, de grâces nouvelles et par excellence.

Je me trouve heureux d'être dispensé de sou-

lever la soupape de vos âmes charitables, braves et dignes Administrateurs de la commune de C... Cette œuvre, aucun mortel n'a été dans le cas de la faire à votre égard. Pourquoi cela ?

Parce que vous avez eu le bonheur et le rare talent de savoir conserver intacte et dans toute sa pureté, dans tout son éclat, dans tout son lustre, cette émanation de l'Intelligence céleste, votre âme que Dieu a créée si belle et ornée de toutes sortes d'aimables vertus, qu'il a embellie des qualités les plus séduisantes.

Chacun sait, dans notre heureux Canton, dont l'étranger jalouse la Félicité, qu'il sort de vos cœurs sensibles et généreux, en faveur de tous vos administrés, principalement de ceux qui sont disgraciés de la fortune, autant de souhaits, autant de soupirs et, mieux encore, autant d'actes de bienfaisance qu'il part de rayons salutaires du foyer du soleil !

Daignez agréer, Monsieur le Syndic-Président, Messieurs les Adjoints et Conseillers municipaux de la Commune de C..., mes meilleurs vœux pour la conservation de vos chères personnes, l'expression de mes civilités les plus distinguées comme les plus empressées, ainsi que mes Hommages très respectueux.

(Pour copie conforme : P. Hz.)

## LO CONSOLATEU

L'ETAI tota passâie, la poutra Ugénie à Tsambellion, tota passâie, vo lo djuro, bièva et filliappia. Sè galèze djoûte l'êtant vegnâite à rein et son petit meinton riond l'êtai asse poueintu qu'on pere de livra que tsî âo premi pout teimps de l'âoton, devant d'ître mâo. Cein fasâi mau bin de la vère. Peinsâ-vo vâi, assebin : ie vegnâi d'einterrâ son hommo, lo petit Tsambellion. S'étant bin z'u amâ et relètsi, mâ l'avâi tot parâi faliu sè dèdzâogâ, quemet lè bête que vant decè et delè quand lè qu'on l'è doûte lo dzâo.

El l'Ugénie à Tsambellion l'avâi pliorâ son Tsambellion et l'è po cein que l'êtai tota passâie et que l'avâi manquâ de godzi onna maladi.

Tot parâi ! quand bin pliorâve, lâ avâi oquie que la redzoïssâi on bocon, l'è que lo menistre l'avâi prâf po son prîdzo d'einterrâ elli couplliet que sè dit : « Ne craignez rien, je vous enverrai le Consolateur ! » et ma fâi l'Ugénie à Tsambellion l'atteindâi lo consolateur.

Et quand peinsâve à elli consolateur, seimbliâve que son meinton poueintu vegnâi pe riond, se djoûte de telièvre sè gonfliâvant on bocon, et n'êtâf pas asse passâie que d'â premi.

Tote lè né, devant de s'eindroumi, lè get elliou, guegnâve dein sa tîta ein sondzo lo consolateur et demandâve âo bon Dieu de ne pas trop trau la fère eindourâ.

Lo bon Dieu, que no z'attiute adî, l'a asse bin oûi cein que desâi l'Ugénie à Tsambellion et l'a attiutâie.

On matin, quand l'è que sè lâive, ne trâove-

et pas son pâilo que l'êtai dè couûte la tsambra fô ie droumessâi, tot sein dessu dèso ; lè belliet de banqua robâ (ein avâi dâi mouf, l'Ugénie à Tsambellion), l'erdzeint via, lo carnet de la tièce lavi. Lè lâro l'êtant vegnâi et l'avant tot prâi.

L'a faliu portâ plieinta et lo dzuzdo n'a rein pu fère que de vère que tot êtai via. On n'a jamé rein retrovâ qu'on croûio motchâo de catsetta tot coffo et tot rodzo que lo lâro l'avâi laissi tsesi.

Adan lo dzuzdo, ie fâ dinse à la poutra Ugénie. — Mâ, mâ, mâ, l'è tiurieu que vo n'aussi rein oûi, vo que voutron l'è l'êtai appouyi fermo contro la parâ !

— Yé bin oûi o quie, so repond la fêmalla.

— Eh bin, failâi bramâ âo seco.

— N'è pas ousâ, monsu lo dzuzdo.

— Et porquie ?

— Le crayé que elli que fasâi tot elli tredon l'êtai lo Consolateur que lo menistre l'avâi de, et voliâvo pas l'èpouâiri.

L'a z'u pouâire tot parâi elli consolateur, n'è jamé revegnâ, l'Ugénie à Tsambellion l'êtai poutra ora et l'è restaie vèva.

MARC À LOUIS.

**Le flair postal.** — Un de nos abonnés nous communique le libellé de l'adresse figurant sur une carte postale étrangère, reçue, il y a quelques années, par une maison de commerce bien connue à Lausanne :

« Monsieur l'Épicier dont la boutique est sur le même trottoir que *Niffen-necké*, confiseur, mais deux maisons plus bas, rue du Bourg à Lauzanne (Suisse) »

Grâce au flair de nos postiers, cette carte est parvenue à destination sans la moindre hésitation.

## Logis, Hôtels, Tavernes et Pintes moudonnoises de jadis et d'aujourd'hui.

PAR MARC HENRIOUD

(Suite et fin)

Au nombre des enseignes d'hôtellerie au sujet desquelles les manaux fournissent quelques indications, il faut citer la *Maison de Ville*, la *Fleur de Lys* et la *Croix Blanche*, citées dès le XVI<sup>e</sup> siècle. Ces trois logis sont qualifiés de *royaux*. C'est à la *Maison de Ville*, propriété de la commune, qu'avaient lieu les banquets officiels, soit lorsque le Conseil invitait Monseigneur le Bailiff à *manger la soupe*, les jours de revue ou de tir au *Papegay*, soit lors du passage d'un ambassadeur ou de quelque autre personnage de marque, soit encore lorsqu'un nouveau récipiendaire régalaient, suivant la coutume, les membres des autorités communales.

En 1768, LL. EE. décidèrent qu'il n'y aurait à Moudon que quatre pintes et 6 *bouchons privilégiés*. Ces derniers ne pouvaient donner à manger et loger les piétons que les jours de *Marchés*, de *Revues* et de *Papegay*. Il était loisible aux bourgeois de donner à manger et à boire pendant trois jours lors de chaque foire.